

011-166



NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE



Directrice	<i>Rédaction et administration</i>	Abonnements
ROSA BAILLY	LES AMIS DE LA POLOGNE	Les abonnements partent d'octobre
	16, Rue de l'Abbé-de-l'Epée, PARIS (5 ^e)	France : 3 fr par an
	Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96	Pologne 2 zlotys
	Téléphone : Odéon : 62-10	



A ZAKOPANE, L'HIVER

B.U.C. LILLE 3

D 021 947466 6



La Légende de la Neige

Quant à ce Saint Martin, qui arrive souvent en hiver, sur un cheval blanc, écoutez :

L'automne finissait. Déjà, les petites, les toutes petites feuilles des arbres étaient tombées ; déjà, les petites, les toutes petites fleurettes étaient desséchées. Tout ce qui se trouvait dans les bosquets et les jardins, on l'emportait en petits fagots. Et voici que des lointains les plus lointains, commençait à souffler un vent glacial, et à accourir les nuages. Ils s'en venaient, l'un derrière l'autre... épais, gris, et cachaient complètement le soleil.

— Oh ! L'hiver sera froid, soupirèrent les gens.

Et de se retrousser les manches ! Et de se mettre au travail ! Celui-ci coupe son bois ; l'autre le scie. Ici, on répare les murs des étables. Là, on ferme les portes des bergeries pour que le bétail ne gèle pas.

Notre-Dame, dans le ciel, qui est une maîtresse de maison au-dessus de toutes les maîtresses de maison, et aussi la mère des mères, prend souci, bien sûr, de ses enfants sur la terre.

— Est-ce qu'ils se rappellent qu'il ne faut pas plaisanter avec le froid ? se demandait-elle.

Notre-Dame ouvrit la fenêtre de son palais céleste, se pencha, regarda... Rien à voir. Des lointains les plus lointains arrivent toujours des nuages gris qui cachent le monde entier.

— Je ne peux rien voir. Rien du tout... se lamentait Notre-Dame. Les angelots qui se pressent toujours autour d'elle l'entendirent.

— Envoyez-nous sur la terre. Nous verrons ce qui se passe ; en un clin d'œil, nous serons de retour.

— Non, il vaut mieux que je voie moi-même, répondit Notre-Dame.

Elle s'enveloppa bien vite de quelque châle et se dépêcha de descendre sur la terre. Elle va par les villages et par les villes et regarde attentivement :

— Tout va bien, pense-t-elle. Rien à dire chez les gens. Tout est en ordre. Mais que deviennent les bêtes des champs et des bois ?

Et chez les bêtes aussi, tout va pour le mieux. Les renards, les loups, les lièvres ont une fourrure épaissie par l'hiver. Ils ne sentent pas le froid. Le blaireau dort, comme un sourd, dans sa caverne ; l'ours s'est tout de suite endormi ; le hérisson épineux s'est si bien enfoncé dans les feuilles mortes qu'on ne peut voir même son museau ; l'écureuil n'a pas mal garni ses greniers pour l'hiver, et il en a trois cette année.

Notre-Dame a le cœur content de voir que le froid ne menace aucun de ses enfants. Elle reprend le chemin de son palais céleste à travers les champs et les jardins... Les branches, aux arbres, se dressent dépouillées ; dans les champs, les petites feuilles toutes jeunes du seigle et de l'avoine tremblent de froid.. Que sera-ce quand la gelée arrivera ? Il n'y a qu'à regarder : le seigle et l'avoine nouvelle, semée en automne, croissent gentiment, mais rien ne les couvre. Ils mourront de froid. Le même sort attend les arbres. Que faire ? Comment les aider, ces chétives créatures ?

Notre-Dame retourne à la cour céleste, raconte son souci.

— Aidez-moi, supplie-t-elle.

Tous voudraient l'aider. Mais comment ? Personne ne le sait. Les Saints restent rêveurs. Ils penchent leurs têtes grises et ne trouvent rien. Les angelots battent de l'aile. Tel se plisse le front à force de réfléchir.

Enfin Saint Martin s'écrie :

— Je sais. J'ai trouvé : nous allons couvrir de duvet les champs et les bois.

— Ah ! Ah ! très bien ! Mais où prendrons-nous tant de duvet ?

— Nulle part. Nous le fabriquerons nous-mêmes.

Et il commence à dire ce qu'il faut faire.

Voici qu'on ouvre, au plus vite, les fenêtres du palais céleste. Au dehors, c'est toujours la même chose. Des lointains les plus lointains, accourent des nuages gris et lourds.

Tous se penchent à la fenêtre : les Saints, les vieux anges et les petits angelots ; chacun attrape un nuage à pleines mains et se met à le déchirer. Des miracles se produisent entre les doigts des Saints et les menottes des angelots : des étoiles, des plumes, des ailes légères comme du duvet de douillette... C'est de la neige.

Les nuages s'en viennent toujours. Le duvet s'accumule. En voici déjà une vraie montagne. Saint Martin la bourre dans des sacs, la foule pour en faire tenir davantage. Le travail est fini.

Saint Martin monte à cheval. Il arrange les sacs par devant et par derrière. Le plus gros, il le prend sur le dos. Le voilà parti pour la terre. Il disparaît en un clin d'œil, car il faut savoir que le cheval de Saint Martin, ce n'est pas un cheval ordinaire. Il a des ailes larges, larges..... comme je ne sais quoi ! Il n'y a pas de pareils chevaux sur la terre !

En route, un accident arrive au saint cavalier : les sacs pleins de duvet neigeux étaient peu résistants, car ils étaient tissés de toile d'araignée. Ils éclatent et la neige commence à tomber, épaisse, par les trous et par les fentes. La neige couvre Saint Martin ; elle couvre le cheval ; elle couvre la terre et les bois. Tout l'univers, aux alentours, s'en trouve tout blanc. Peut-être quelque pauvre homme, peut-être quelque bon petit enfant a pu voir le saint cavalier sur son coursier blanc, caracolant dans les prairies ?..

Je n'en sais rien.

Mais je sais que, depuis les temps les plus anciens, dès que la neige se met à tomber, les bonnes gens disent :

— Voici Saint Martin sur son cheval blanc.

HEDWIGE CHRZASZCZEWSKA.



STASIA

Stasia est bonne à tout faire chez notre amie, Madame Marie Sękowska, à Varsovie.

Son vrai nom est Stanisława, mais ce diminutif Stasia lui va mieux. C'est une frêle et gracile créature : sa tête penche sur une épaule un peu grosse.

Elle est si discrète, si effacée, que l'on ne prend pas garde à elle. Et un beau jour, on la découvre ! On s'aperçoit qu'elle a un teint de perle rose et une expression angélique. Elle est très belle à force de bonne grâce, de douceur, de dévouement toujours prêt.

Je l'aime bien, et je crois qu'elle me le rend. Elle me confectionne des potages aux écrevisses qui sont des chefs-d'œuvre, et elle vient demander si je les ai trouvés bons. Alors, je fouille mon vocabulaire polonais, et, à la grande joie de Madame Sękowska, j'en sors, en l'honneur de Stasia, les qualificatifs les plus riches et les plus rares.

Un jour, j'avais trois gros colis à faire porter à l'ambassade de France, à plus de deux kilomètres de chez moi. Je fais appel à Stasia, qui accourt. Je lui remets une somme rondelette pour qu'elle puisse prendre un taxi, et garder pour elle un cadeau mérité. « Stasia, ces paquets sont très lourds, ils sont mal faits, vous aurez de la peine à les porter. Il faudra en descendre deux d'abord et remonter chercher le troisième. Moi, je ferais même trois voyages. » Stasia sou-

rit et part sans rien dire. Je pense que si cette jeune fille est « débrouillarde », elle prendra le tramway, au lieu d'un taxi, et grossira ainsi la part qui lui revient.

Le lendemain, Madame Sękowska me tend la somme confiée à Stasia, — intacte !

« Stasia a voulu ménager vos ressources. Elle a fait le trajet à pied et vous renvoie votre argent. »

A pied ! Avec ces trois colis si lourds ! Une si longue course !

Et, bon gré mal gré, j'ai dû reprendre mes zlotys.

Que pensez-vous de ma Stasia ?

Cette histoire est si rigoureusement authentique que je puis vous donner l'adresse de Stasia. Et je vais le faire, avec l'espoir que ceux et celles d'entre vous qui ont du cœur (tous !) enverront à Stasia une petite carte postale de France, pour la remercier d'avoir ainsi porté d'un bout à l'autre de Varsovie les colis qui contenaient les documents pour vos expositions scolaires. Mademoiselle Stasia, u W.P. Sękowskiej, Aleja Grójecka 41, Varsovie (Pologne). Puisque nous voici à Noël, vous mettez : *Wesołych Świąt!* (Joyeuses fêtes).

Je vois d'ici Stasia fondre en larmes de joie.

Je suis sûre de retrouver, l'an prochain, vos cartes soigneusement accrochées aux murs de sa chambre, et entourant cette charmante fille de votre amitié. Choisissez-les bien jolies, dignes d'elle.

R. B.

La Légende de Messire Twardowski

(Suite)

Mais, à partir de ce moment, Messire Twardowski ne fut plus le même homme. Autant il était jadis avare et taciturne, autant, à présent, il se montrait gai, prodigue, et brillant cavalier. Tout ce qu'il désirait, il l'avait aussitôt. La richesse de ses costumes, le luxe de ses armes, ses fastueuses dépenses devinrent légendaires. Mais, comme personne ne pénétrait jamais dans sa maison, chacun se demandait, en tremblant, quelle était la source de cette subite et incroyable fortune. Tantôt on le voyait planer, sans ailes, au milieu des nuages ; tantôt il enfourchait un coq qui, plus rapide que la pensée, franchissait d'un seul bond les espaces du vaste monde. On le voyait remonter le courant de la Vistule dans une petite barque, sans rames ni voiles, berçant sa bien-aimée aux accords d'une divine mélodie, dont les musiciens n'existaient pas ; enfin, il possédait, dit-on, un étrange miroir, qui avait la diabolique puissance de mettre en feu les villages situés à plus de cent milles de distance. ⁽¹⁾

C'était un terrible magicien ; on le craignait, on le fuyait, mais on l'admirait aussi, car, il avait demandé la jeunesse, et, il était admirablement beau. Quand il passait par les rues de la ville, bien des rideaux se soulevaient furtivement, bien des yeux suivaient son profil de médaille, sa haute et souple silhouette de



LA REINE BARBARA RADZIWIŁŁ

⁽¹⁾ Le mille polonais fait environ 7 kilomètres et demi.



LE ROI SIGISMOND AU CHEVET DE LA REINE BARBARA (Tableau de Matejko).

grand seigneur. Il n'avait pas besoin de tirer le sabre du fourreau pour transpercer les cœurs, et, lorsque le choc de ses longs éperons faisait jaillir des étincelles sur le chemin, celles-ci s'en allaient, en foule, soulever dans les âmes, des incendies cent fois plus graves que ceux de son miroir. Et, à tout cela, le Diable trouvait son compte.

Or, cela mit en goût Messire Twardowski, tant et si bien qu'il résolut, un jour, de prendre femme. Il y avait, en ce temps, dans la ville de Cracovie, une jeune demoiselle, fort avenante, qui ne manquait pas de prétendants, car, en outre, elle était riche. Mais, peu décidée à se choisir un maître, elle avait, par stratagème, enfermé un insecte dans une bouteille opaque, promettant d'épouser qui devinerait le nom de la bête. Il n'en fallait pas davantage pour exciter le vaniteux désir du vieux gentilhomme, et, comme il ne manquait pas d'esprit, ⁽¹⁾ il s'affubla des haillons d'un mendiant, et, s'en alla frapper à la porte de la belle. Tout effrayée, et sans le reconnaître, ni le laisser entrer, celle-ci lui présenta, de loin, le flacon :

Celui qui le dira, deviendra mon mari, » lui cria-t-elle.

« Un ver, ou un serpent, quelle bête est ici ? »

Aussitôt, Twardowski de répondre, avec un sourire, en laissant tomber sa défroque :

— Belle dame, c'est une abeille.

Bien médusée fut la demoiselle ; et, ainsi, il l'épousa.

Cependant, le premier caprice passé, la nouvelle épouse ne fût, en somme, qu'un démon de plus dans la maison ; et Messire Twardowski, qui avait si bien appris à commander au Diable, ne pouvait pas, tout magicien qu'il fut, trouver le moyen de se faire obéir de sa femme. Si bien qu'un jour, tout à fait excédé, il la jeta dehors.

Que faire ?.... Madame Twardowska modela de ses propres mains une petite maison de glaise, l'installa sur la place du marché de Cracovie, et se mit à vendre les fragiles poteries qu'elle fabriquait. Mais, voici que chaque matin, un riche gentilhomme, escorté d'une joyeuse troupe de courtisans, s'amusait à saccager, sans pitié la marchandise de la pauvre dame. Et, celle-ci, sans reconnaître son époux, et surtout, sans oser se plaindre à lui, faisait retentir toute la ville de ses injures et de ses malédictions.

Pendant ce temps, confortablement installé sur les coussins d'une belle et luxueuse voiture, Messire Twardowski riait à gorge déployée et s'amusait follement. N'avait-il pas tout ce qu'il désirait en ce monde ? Le Diable exécutait ses moindres désirs, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire un « Pater ». Et, quant à la fortune, il avait plus de ducats dans ses coffres qu'il n'y a de grains de poussière sur les routes de la Pologne. Aussi, n'avait-il nulle envie de mourir, ce dont enrageait le Diable.

Or, voici qu'un jour, où le gentilhomme traversait une sombre et épaisse forêt, ayant négligé d'emporter avec lui ses outils de magicien, le Prince de l'Enfer se jeta furieusement sur lui, dans l'espoir de le faire fuir jusqu'à Rome. Mais, il avait affaire à forte partie. Twardowski le prit de haut, et, par la force de ses conjurations, força le Maudit à reculer. Ce fut une bataille épique. Dévoré de rage, grinçant des dents, le diabolique serviteur arracha un pin, avec ses racines, et, s'en servant comme d'une formidable massue, il se précipita sur son maître et lui cassa une jambe.

⁽¹⁾ L'expression textuelle polonaise est : « N'ayant pas été battu sur le sommet de la tête. »

Dès lors, le pauvre sorcier resta infirme de cette jambe, et tout le monde le surnomma : « *Twardowski Kuter-noga* » c'est-à-dire : « *Twardowski le Boiteux* ».

C'est dans ce même temps qu'un grand malheur vint à frapper le bon roi Sigismond Auguste, et mit en deuil toute la Pologne. La jolie reine, Barbara Radziwill vint à trépasser brusquement, quoique les plus savants médecins eussent prodigué leur science afin de retenir à la terre l'âme légère que le ciel attendait.

Le désespoir du malheureux roi fut immense. Barbara Radziwill était tout son amour. Alors qu'il ne portait point encore le diadème, il avait, — pour s'unir secrètement avec la sujette qu'il aimait, — dédaigné toutes les princesses d'Europe, bravé la colère de sa mère, et l'hostilité de la noblesse polonaise. Et, maintenant, le peuple, ému de tant de douleur, murmurait, tout bas, que la vieille reine, dans son irréductible rancune, avait fait empoisonner la jeune princesse. Mais, insensible à tout, négligeant désormais ce qui l'occupait jadis : les Lettres, les Arts, la Guerre elle-même, le pauvre roi se lamentait et repoussait toute consolation.

Mais, voici qu'un jour, quelques courtisans lui ayant parlé de la merveilleuse science de Twardowski, il reprit espoir, le fit, sans retard, mander auprès de lui, et le supplia de ressusciter sa bien-aimée.

— Dieu seul pourrait accomplir un tel miracle, Seigneur !.... répondit humblement le gentilhomme. Mais, si vous avez confiance en moi, je puis, tout de même, vous rendre pour quelques instants, la douce reine que vous pleurez. Ceci, cependant, à une condition : Il faudra, Seigneur, garder une immobilité complète et ne prononcer aucune parole, faute de quoi le cher fantôme s'évanouirait.

Fon de joie, le roi promit tout ce que l'on voulut, ressemblant en cela à tous les hommes qu'un grand désir possède.

Or, quelques heures après, en une chambre sombre, il suivait, le cœur angoissé, l'expérience d'un célèbre magicien. Et voici que soudain, dans la légère vapeur des brûle-parfums, une forme se précisa, grandit, s'avança en souriant. L'adorable reine, vêtue de blanc, le cou chargé de précieuses perles, ses lourdes nattes blondes flottant sur les frêles épaules, marchait comme en un rêve, tendant les bras à son époux. Mais, Sigismond Auguste, transporté de joie, soulevé d'amour, oubliant la terre entière, se précipita follement vers la radieuse apparition, pour la presser sur son cœur.

— O bien-aimée !... c'est toi !....

Horreur !... il ne saisit que le vide, car, à peine ces mots imprudents étaient-ils tombés de ses lèvres, que le cher fantôme se dissipa, et, de nouveau, tout fut ténèbres.

(A suivre)



Aimez-vous les Bêtes ?

A Cracovie, les beaux jardins qui encerclent la ville d'un anneau de fleurs et d'arbres, sur l'emplacement des anciens remparts, les « Planty » présentent une ravissante attraction : des écureuils en liberté. On leur a juché des maisonnettes en haut des sapins, mais ils ne s'y cantonnent pas. Ils se jettent d'une branche à l'autre ou flânent sur les pelouses. Si on leur tend quelque noisette, ils grimpent sur les grillages des plates-bandes, vous la cueillent au bout des doigts et la grignotent, debout comme de petits singes. Parlez-leur : leur œil malicieux et leurs gestes vifs vous répondront. Rien ne les intimide, si ce n'est les chiens. Qu'un matin s'approche, et votre petit ami s'envole au plus proche bosquet.

Varsovie se donne un « Zoo ». Il est situé sur la rive droite de la Vistule, dans de vastes prés, parsemés d'énormes peupliers. Il n'est pas terminé, mais il est déjà bien animé. Des aurochs farouches y occupent un vaste enclos. On voit de loin leurs masses antédiluviennes, et on n'a pas envie de leur crier : « Petit,

petit ! » pour qu'ils s'approchent ! Un petit ours brun a trouvé ce qu'il faut bien appeler un truc pour satisfaire son vorace appétit. Dès qu'il voit s'approcher un visiteur, il s'assied derrière son grillage, croise ses pattes de devant sur son cœur et se met à gémir d'une façon lamentable. Il s'apaise tout de suite si vous lui tendez un croûton. Les écureuils, dans leur rotonde, accourent joyeusement et vous pouvez gratter leur petite poitrine blanche.

Les éléphants engloutissent noblement pommes et carottes. Les étudiants de la Polytechnique Varsoviennne, au Jardin des Plantes, avaient offert à un éléphant parisien l'« Action française » qu'il avala d'un coup. Je n'ai pas offert par réciprocité la « Gazeta Warszawska » à l'éléphant des bords de la Vistule.

Ce sont les cigognes qui sont comiques. Montrez-leur un petit poisson : elles accourent sur leurs échasses, et le piquent de leur long bec. Puis elles vous escortent, attendant la suite du festin. Si vous tardez à le

leur servir, elles viendront fouiller vos poches, comme des pickpockets. Je me suis promenée entre deux haies de cigognes, graves comme des chambellans et marchant au pas. Le soir, les étudiants de la « Liga » m'ont demandé : « Vous avez admiré nos cigognes noires ? » Eh bien ! je n'avais même pas remarqué cette rareté. J'étais tellement enchantée de ma grotesque escorte que je n'avais fait attention qu'à ses enjambées solennelles et ses glorieux effets de cour ! Mais, ingrate, j'ai offert mes poissons à un phoque qui se traînait sur son gros ventre gluant, avec une tête irrésistible de vieux bonhomme ébahi.

Le « Zoo » de Cracovie est moins vaste, moins riche, mais bien intéressant. Il est dans une forêt, et les animaux, quasi libres, ne songent même pas à s'approprier. Tel cerf, à qui nous offrons des herbes, a lancé contre nous sa puissante ramure, comme cela dans un mouvement imprévu de colère, et nous avons eu peur, malgré la barrière. Une laie, suivie de ses marcassins, s'est ruée dans notre direction, avec une fureur incroyable. En revanche, un vieux sanglier, malgré son nom de solitaire, nous a suivis avec une jalousie mélancolique, pendant que nous flattions de la main les biches. Jadwiga et Mieszko, ours bruns, gros comme des montagnes, n'ont pas daigné grimper

à l'arbre en notre honneur. Leur gardien s'est hissé sur le toit et leur a tendu de la viande à travers les barreaux. Il leur parlait, et leur caressait le mufle : nous en avions le frisson. Mais les monstres paraissent connaître et aimer le pauvre homme. Je lui glissai dans la main quelque monnaie, dont il me remercia gentiment, puis nous fûmes rendre visite à l'otarie. L'aimable bête ! Elle dévorait ses carottes avec un si joyeux appétit, elle piquait dans le tas de si bon cœur qu'on prenait goût à la vie rien qu'à la regarder faire. « Mais, lui dis-je, je voudrais te voir plonger ! » Comprit-elle ? Elle plongea, nous considéra avec gaieté, et se remit pleine d'entrain à ses carottes.

Les corbeaux étaient dix fois grands comme ceux de la France, et noirs comme l'enfer. Une cage, ornée d'un vieux tronc, paraissait vide. En regardant bien, nous y découvrons un hibou, couleur de vieux tronc, puis deux, puis dix !

Comme nous allions sortir, le gardien des ours accourt, les bras chargés de fleurs. Des gerbes de dahlias pour toutes les dames ! Cher homme ! Il m'a été doux de lui devoir de la reconnaissance, et j'aime à me rappeler sa bonne figure, illuminée par le désir de nous être agréable.



De la France à la Pologne

ECRIVONS-NOUS !

Deux lycéennes polonaises de 15 ans, et plusieurs lycéens de 16 à 24 ans nous demandent des correspondants. Adressez votre première lettre à Mlle Marie Grzelak, Państwowe Gimnazjum, à Chełmża, Pomorze (Pologne).

Des pensionnaires d'un couvent cracovien souhaitent correspondre avec des amies françaises. Elles suivent les cours d'un collège. La plupart sont filles de propriétaires terriens. Adressez votre première lettre à Mme Antoinette Pawlikowa, Staniątki p. Podłęża, via Cracovie, Gimnazjum Ziemianskie P. Benedyktynek (Pologne).

Alma Potocka, Gimnazjum, Foksal 18, Varsovie, et 15 de ses compagnes du Lycée Werecka demandent des correspondantes. De même Liselotte Schulz, présidente du Cercle français au Lycée de Grudziadz et 24 de ses amies. Son adresse : Slowackiego 4 m 3, Grudziadz, Pologne.

De même, les élèves de 6^e classe, Gimnazjum, Oszmiana, Wojew, Wilno (Pologne).

De même, les élèves, filles et garçons (de 16 à 19 ans), de Mlle Marie Plocinska, Gimnazjum Państwowe im Kraszewskiego, Drohiczyn n-B, Powiat Bielski (Pologne).

LA « SALLE FRANÇAISE »

La salle française au Lycée Wanda, de Cracovie, va être décorée par les élèves de l'Ecole Boule, la grande école d'art de Paris. On prépare pour nos amies cracoviennes des médaillons et des guirlandes, dans le plus pur goût français. Elles-mêmes se chargeront de peindre les personnages français, en costumes nationaux, qui danseront dans les médaillons.

Ce sont des artistes, nos amies cracoviennes ! C'est à elles que vous devez les amusantes silhouettes qui illustrent la légende de Messire Twardowski.



LE CERCLE SPORTIF DU LYCÉE WERECKA A VARSOVIE

UN BEAU GESTE

Ce sont les chères fillettes de l'Ecole Primaire Supérieure d'Angers qui l'ont fait. Elles ont envoyé à Mme Rosa Bailly le produit d'une collecte qu'elles ont eu la générosité de faire entre elles pour une œuvre polonaise. Le total en est coquet : 97 fr. Et comme elles ont toutes les délicatesses, elles ont cherché un prétexte à leur envoi : elles avaient reçu gratuitement des numéros de la Revue des « Amis de la Pologne ». Elles n'ont pas voulu être en reste.

Elles sont maintenant 138 dans leur Groupe, rivalisant ainsi avec l'E.P.S. de Rennes. A qui la troisième palme ?



HIVER. — CARPATHES POLONAISES

PARLONS POLONAIS

A l'assaut, lecteurs, à l'assaut !

Il s'agit d'emporter cette citadelle des consonnes polonaises, que tant de gens croient imprenable.

Voyez-les en murailles épaisses de 2, 3, 4 couches d'épaisseur, qui nous narguent : Karczma (marché), szklarz (verrier), szczupak (brochet), trzcina (roseau). — Sz, c'est : ch. Cz, c'est : tch. Szcz, c'est : chtch. Et vous le dites en français plus souvent que vous ne le croyez. Prononcez vite : un' fraîch' Tchèque. Voilà. vous avez maté le szcz. Dites maintenant en polonais : szczaw (l'oseille), szczotka (la brosse), szczebiot (le bavard).

Pz, c'est ge (comme dans geai, genou). Dites : rzecz (la chose), rząd (le gouvernement), rzeczpospolita (la République), krzyk (un cri), krzywo (de travers), przysięgać (prêter serment), krzywoprzysięgać (faire un faux serment).

Eh bien ! elle est tombée, la forteresse ! En cinq minutes, vous avez pu mafer des mots de cinq toises, tout en consonnes.

Je vous livre celui qui m'a paru le plus éblouissant, et de fait, il signifie : magnificence. C'est wspaniałość.

Mais que veulent dire ces accents sur les s et les c ? Ils sont là pour adoucir s et c. S devient presque ch, et c, au lieu d'être ts, est presque tch ; śc, c'est le chtch de tout à l'heure, mais bien plus sifflant.

NOTRE INSIGNE

L'Aigle Blanc, émail et métal
3 fr., par poste recomm. : 3,75

NOS CARTES POSTALES

Série de 12 en noir 1 fr.
Série de 10 en bistre 1,50
Série de 7 en couleurs ... 2 fr.

NOS TIMBRES très artistiques

(grands hommes, paysages,
monuments).
La série de 20 1 fr.

Faites abonner vos parents à la Revue « LES AMIS DE LA POLOGNE »

Mensuelle - 32 pages, richement illustrée - 10 francs par an